

s'avive à des traditions ininterrompues d'honnêteté et de loyauté remarquables. En ces foyers si chrétiens, les vocations religieuses germent, se développent, fleurissent en leur terrain propre et comme spontanément.

L'enfant, devenu jeune homme et homme fait, gardera toute la vie cette empreinte gravée en son âme par une pieuse mère et un père foncièrement chrétien. Un jeune prêtre, vicaire à Longué, attentif à l'éclosion des germes de vocation sacerdotale dans le cœur des jeunes enfants qu'il avait chaque jour sous les yeux, le distingua au milieu de tous les autres et, bientôt après, le jeune Louis entra au petit séminaire de Beaupréau. C'était dans les jours si mouvementés de la renaissance du vieux collège vendéen. En quatrième, l'élève de Beaupréau se dirigeait vers cet autre petit séminaire qui, à Angers, avait hérité et vivait de l'esprit et des vertus du fondateur de Beaupréau, M. Mongazon. En ces deux collèges, Louis Renouard se distingua par son application, son travail et son esprit sérieux. Toujours l'un des premiers de son cours et lauréat des distributions de prix, il sortit de Mongazon, ayant conquis les palmes du baccalauréat et, ce qui vaut mieux, quelques-unes de ces amitiés qui durent toute la vie et se prolongent même par delà la tombe, comme on a pu le constater au jour de son service funèbre. Au grand séminaire se dessinaient déjà chez lui l'amour prépondérant de la littérature, une certaine distinction de langage un peu prétentieuse peut-être (pourquoi le taire?) une énergie de pensée et de parole qui s'accroîtra encore, mais sur tout cela une grande dignité de vie qui se manifestera en toutes ses manières. Il passa rapidement par le professorat, puis, prêtre, on le voit successivement vicaire à Saint-Aubin des Ponts-de-Cé, à Noyant, à Savennières et au Lion-d'Angers. A Noyant, pendant qu'il célébrait la sainte messe, en la fête de saint Joseph, une guérison vraiment miraculeuse s'opéra, répandant parmi la population de la petite ville, comme une bonne odeur, la réputation de vertu du jeune vicaire.

Nommé curé de Cuon, il ne resta que quelques années dans cette paroisse. Enfin, le 8 décembre 1880, il est promu à la cure d'Andard. Il s'attache à cette part si intéressante de son héritage, part qu'il fait sienne dans la force du terme. Il a un vrai scrupule d'abandonner, même pour un jour, sa cure, son église, ses paroissiens. Tous les jours, pendant vingt ans, on le voit monter à l'autel, toutes les semaines catéchiser ses enfants, remplir son ministère auprès de ses malades, malgré l'éloignement de certains quartiers. Tous les dimanches il est en chaire, instruisant l'ignorance, réchauffant la tiédeur, exhortant et dirigeant la ferveur. Prenant au pied de la lettre l'épître de saint Paul à son disciple Timothée, il « prêche le Verbe de Dieu, insistant, importunant, suppliant, reprenant, menaçant », perdant parfois un peu « cette patience », dont parle l'Apôtre, mais toujours « conservant l'intégrale doctrine » ; car il voit arriver « ce temps où les hommes ne supporteront plus la saine science et, se détournant de la vérité, se tourneront vers d'imaginaires conceptions ». Il entend saint Paul lui crier encore : « Toi, veille, ne te refuse à aucun travail,